

## Quelques mutations sociales dans la France actuelle : défis pour l'Eglise ?

### Intro

Il est difficile de parler de quelques mutations sociales quand c'est toute une société qui est en mutation. Pour reprendre un mot cher au pape François dans *Laudato Si*, on est en train de changer de paradigme.

Et ces mutations sont autant de défis pour l'Eglise :

- Parce que les chrétiens qui la constituent ne sont pas différents des gens de leur temps. Ils sont pleinement de leur temps et vivent donc les mutations comme les autres. Les contextes mouvants sont aussi les leurs
- Parce que l'Eglise, comme institution est touchée dans son fonctionnement interne
- Parce que l'Eglise est aussi touchée dans sa façon d'être pour le monde qui est sa raison d'être. La question qui se pose est celle de savoir comment être témoin-missionnaire dans la France de 2017.

Je n'ai pas la prétention de faire le tour de la question, même si je le voulais, je ne le pourrai pas. Et les organisateurs ont été prudents en laissant un titre ouvert « quelques » !

Et puis j'ai ma lecture propre, mes lunettes propres qui tiennent :

- A ma position au sein de la CEF
- A ma formation
- A mon positionnement dans l'Eglise
- A ma génération

Ceci étant posé, j'ai essayé d'articuler mon propos autour de 3 défis : transmission, accompagnement, cohérence.

### I. Le défi de la transmission

Je voudrais partir de deux grandes mutations qui sont d'ordre général et qui nous affectent directement.

#### 1. *Déliation du lien transgénérationnel*

La première est bien documentée et connue par les sociologues sous une appellation barbare : la déliaison du lien trans-générationnel !

Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'idée est la suivante : dans les générations qui nous ont précédées dans le siècle dernier, même si la France est passée d'une population largement rurale à une population urbaine, même si on est passé d'une population majoritairement agricole à une population industrielle puis tertiaire, entre deux générations qui se suivaient, il y avait 70 à 80% de connaissances communes, et les changements touchaient 20 à 30% de l'environnement. Aujourd'hui les proportions sont tout à fait inversées.

La conséquence, c'est que ce qui s'apprenait par capillarité, parce qu'on était dans le bain, par contact, de façon naturelle en vivant simplement, est devenu rare et il y a une rupture entre deux générations. Le point de rupture, on peut le situer au début des années 1990, au moment de la révolution numérique, dans toutes ses dimensions : communication, nano technologies, processeurs.... Qui ont littéralement bouleversé nos repères, ont accéléré les processus de changements.

Cette révolution technologique, symbolisée par internet a notamment complètement modifié nos modes de transmission, de transmission de savoirs, mais aussi de valeurs, de références, nos mentalités, nos façons de pensée...

Ce n'est plus la génération aînée qui transmet à la suivante, c'est parfois l'inverse. Il n'y a plus de sachant d'un côté et d'apprenant de l'autre mais des savoirs qui s'élaborent ensemble, sous forme collaborative : Wikipedia est emblématique à cet égard.

Exemples : les profs pendant les cours

Cela n'épargne pas notre institution, même en interne : Ce que peut dire un prêtre peut être remis en question. Il n'y a plus de parole d'autorité. Idem pour les évêques. Le discours ambiant invite chacun à se construire seul, sans se reconnaître précédé, redevable de quelque héritage que ce soit.

## **2. La sécularisation**

Ce phénomène-là se double d'un processus commencé avant sans doute, celui de la sécularisation de la société. Sécularisation qui n'est pas la laïcité dont on vous a parlé ce matin.

Ce phénomène s'est beaucoup développé après 68 et le rejet des institutions, Eglise ou autres. L'Eglise vue comme un censeur, un frein aux libertés a été rejetée. L'Eglise d'avant Vatican II au fond.

Les références communes qui faisaient le fond commun d'un pays de culture chrétienne se sont estompées. Il n'y a plus consensus. Si en apparence il y a accord pour donner de l'importance à un principe ou une valeur, en regardant les choses de près, on se rend compte que le mot recouvre des réalités différentes. Ex : mourir dans la dignité c'est accompagner jusqu'au bout ou aider à mourir ? Le mariage basé sur l'amour, que l'Eglise défend, pourquoi serait-il réservé aux hétérosexuels ? Ces normes-là, ces repères-là ne sont plus compris parce que l'anthropologie chrétienne n'est plus partagée par tous. Elle est une vision de l'homme parmi d'autres.

Au cœur de tout cela, le christianisme est un produit comme un autre, concurrencé par d'autres. La parole de l'Eglise sur les sujets de société n'a plus de place particulière, elle est une parmi d'autres. Et elle n'est pas toujours la mieux placée compte tenu de son histoire.

Et ce sont nos mots, nos langages qui ne parlent plus : exemple de la vie religieuse. Exemple de la parabole.

Et au final, la question de Dieu, dans beaucoup de nos sociétés ne va plus de soi. Pas tant parce qu'elle est contestée mais plutôt parce qu'elle est hors-jeu.

## **3. Défis et chance**

Alors vous pouvez me dire, mais qu'est-on venu faire dans cette galère ! Face à de telles mutations, à de tels défis, on est un peu comme une grenouille qui tombe dans un pot de lait. Ou alors, elle se dit, je suis tombée dans le pot, c'est fichu, elle baisse les pattes et se noie. Ou alors elle bat des pattes et fait son beurre !

Je vous propose cette deuxième solution parce que les défis sont aussi des chances.

Nos mots ne sont plus compris ? Il nous faut réinventer un autre langage ? C'est un travail d'inculturation de l'Evangile. Non pas dans des terres lointaines, mais chez nous. Et pour cela votre présence, prêtre venus d'ailleurs est une chance ; chance de sortir des expressions convenues, chance de voir que la foi peut se vivre différemment dans ses formes. C'est un vrai travail.

Chance aussi de redécouvrir toute une partie de notre patrimoine religieux que le cartésianisme français a peut-être trop négligé. Nous sommes en effet dans une civilisation de l'image : pays de culture chrétienne, nous avons des trésors à faire redécouvrir ; nous avons des lieux où les gens viennent sans qu'on ait besoin de les chercher et qui peuvent être lieu de première annonce : notre patrimoine architectural, ses vitraux, ses sculptures.... C'est un des rôles de la pastorale du tourisme.

La question de Dieu est hors-jeu pour certains ? Mais la question spirituelle ne l'est pas. Il y a une soif de sens qui a déserté le politique, que l'économie en crise (ou en mutation) ne comble plus... Et on a devant nous des générations qui n'ont pas de compte à régler avec l'Eglise comme c'était le cas de leurs aînés de 68. Ils sont vierges de tout cela, plutôt curieux. Ils sont débarrassés des images d'Epinal et c'est peut-être une chance pour nous ! Exemple de la vie religieuse que j'évoquais tout à l'heure. Nous avons des raisons de vivre à proposer.

Mais pour ça, il nous faut éviter quelques écueils. Les défis sont d'abord d'ordre interne :

- le premier, c'est la diabolisation du monde. Je le souligne avec force car cette tentation-là est bien présente dans certains milieux chrétiens et aussi parfois dans nos communautés. Le risque est alors celui du repli, du retrait, dans une logique du « eux et nous » ; j'ai vu cela chez certains des étudiants ou jeunes professionnels que j'accompagne, ce réflexe de citadelle assiégée, de « il faut faire comme avant puisque les Eglises étaient pleines ».
- le second écueil, c'est l'inverse : la naïveté, ce qui est nouveau est forcément bien. Avec un risque aussi, celui de la dissolution, du mutisme.

Pour annoncer l'Évangile dans ce contexte de mutation là, il me semble qu'il faut aller à la rencontre des autres à la manière de Jésus. Rencontrer à la manière de Jésus c'est entrer dans une démarche kénotique : pour nous rencontrer, « il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu » (Ph). Nous laisser dépouiller, déposséder. Aller à la rencontre du savoir contemporain comme Jésus est allé à la rencontre des docteurs de la loi. Il choisit de le faire comme adolescent, non comme un maître qu'il sera plus tard. Il le fait comme un enfant, comme quelqu'un dont on va mettre en doute la capacité de penser, qui n'a pas eu le temps d'apprendre autant que les docteurs. Comme un enfant parce qu'un enfant entre dans une conversation en posant des questions. A notre tour, nous sommes invités à rencontrer les philosophes, rencontrer les autres religions, les autres pensées, les nouveaux langages comme des enfants qui ont d'abord des questions à poser avant d'avoir des réponses à apporter, des enfants qui vont grandir en posant leurs questions, des enfants qui n'ont pas d'autorité pour donner des réponses, dont la seule autorité sera d'être capables d'entrer en conversation. C'est ce qu'il fera plus tard sur le chemin d'Emmaüs, il commence par une question. C'est un défi tant nous sommes prompts à donner des réponses.

## II. Le défi de l'accompagnement

Le second défi induit par un certain nombre de mutations sociales me semble être celui de l'accompagnement. J'ai choisi d'insister sur deux formes de mutations sur lesquelles nous travaillons, nous SNFS et plus largement la CEF.

### 1. L'environnement familial qui a bougé

Le premier défi, me semble-t-il, c'est l'ensemble des mutations qui touchent à la famille.

Bien sûr, ces dernières années, les Français se sont focalisés sur la question du mariage des personnes de même sexe. Mais on ne saurait se limiter à cela. Plus profondément, ce sont les conditions de vie familiale qui se sont modifiées (et qui en partie ne sont pas sans lien avec les phénomènes que je viens de décrire).

Ce qui caractérise aujourd'hui le contexte familial, c'est la fragilité, sous diverses formes :

**Fragilité du lien matrimonial** et par conséquent familial : 2015 : 226 000 mariages (un peu moins de 225000 en 2014) (dont 8000 de personnes de même sexe) ; 2014 : un peu plus de 120 000 divorces.

Il y avait en France en 2005 (Etude INSEE sortie en 2008) 1,7 millions de familles monoparentales pour 7 millions environ de couples avec enfants.

Baisse du nombre de mariages religieux : 55854 en 2015, encore en baisse (Pour mémoire, 125 847 mariages religieux en 1995)

**Fragilité matérielle** avec tout ce qu'elle entraîne dans son sillage : L'observatoire du Samu social de Paris a fait une étude rétrospective des usagers du 115 depuis dix ans, qui montre un basculement complet : en 1999, les personnes accueillies isolées étaient plus de 12 600, celles en famille 1 800. Fin 2012, ce sont environ 20 000 personnes en famille, qui ont été accueillies dont 50 % d'enfants.

Il y a en France plus de 2,6 millions d'enfants pauvres soit un enfant sur 5. Le Secours Catholique fait le même constat. Il accueille chaque année près d'un million de personnes vivant en dessous du seuil de grande pauvreté. Il a accompagné 315 000 familles en 2012. Ce qui représente, 356 712 adultes et 672 000 enfants. Plus de la moitié de ces familles vivent sous le seuil de pauvreté à 40%, c'est-à-dire dans la très grande pauvreté (dont une bonne partie de familles monoparentales).

**Fragilités face à l'éducation** : en raison de ce que j'ai dit avant, mais aussi en raison des influences extrêmement diverses et des sollicitations multiples faites aux enfants (TV, internet...). Avec des parents qui ne sont pas démissionnaires mais qui peuvent se sentir dépassés. Et surtout si en plus ils sont dans une situation difficile (chômage....) qui enlève une certaine légitimité.

Grande solitude de beaucoup de parents.

## **2. Un sentiment d'abandon**

La France est de tradition un pays rural, resté d'ailleurs plus rural que ses voisins allemands ou anglais où l'exode rural a été plus fort. Dans les années 1980, il y avait une chanson populaire qui disait « on est tous fils de paysans ».

Depuis 50 ans, la population rurale a fortement diminué, tout comme le secteur agricole plus spécifiquement. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à des territoires où les jeunes partent, où l'Etat se désengage, où les services en général se font plus rare : cf la question des déserts médicaux. L'Eglise n'échappe pas à la règle avec ses regroupements de paroisses aboutissant à de grands ensemble, desservis par peu de prêtres, qui n'habitent plus sur place. Eglises fermées, messes tournantes, communautés religieuses qui disparaissent avec l'âge...

Il y a un réel sentiment d'abandon pour ces populations qui pensent ne plus compter pour personnes, qui se sentent éloignées de tout, et qui traduisent cela parfois dans les urnes (vote protestataire).

A l'autre extrême, les quartiers périphériques de nos villes, plus communément appelés quartiers, quartiers sensibles, banlieues.

Le profil est aux antipodes : surpopulation, diversité d'origines, population jeune.

Mais le sentiment est le même : manque de transports parfois reliant aux autres quartiers et notamment au centre-ville, ghettoïsation de l'école à travers la carte scolaire, manque de services publics ou pas adaptés (cf horaires), taux de chômage très supérieurs aux moyennes avec une stigmatisation.

La présence d'Eglise est parfois complexe : pas d'église et nécessité de construire à la charge des communautés car après 1905 ; fermeture des communautés de sœurs vieillissantes. Se sentent abandonnés des politiques en dehors des périodes électorales, dénigrées par les médias qui n'en parlent que lorsque tout flambe sans montrer les innovations....

Se traduit par un désintérêt du vote (même si exception en 2012), réactions violentes, extrémismes.

### 3. *Chance et défis*

Le défi est celui de l'accompagnement entendu au sens large, d'une autre forme de présence. Etre présent dans ces situations de tension, d'isolement, d'exclusion.

Le défi c'est d'être audacieux, de se laisser déplacer par rapport à nos modèles anciens de la paroisse bien organisée, centrée autour de l'eucharistie, de la catéchèse, de la préparation et de la célébration des sacrements.

Concernant les familles, le pape dans la suite du synode, invite nos communautés à être des familles de familles. Le défi est sans doute que nos communautés soient aussi des lieux de rencontre, où se sentent accueillis aussi ceux qui ne sont pas du sérail, ceux qui ne sont pas dans les clous. La rencontre entre familles est une ressource précieuse pour échanger des expériences, partager des interrogations, se soutenir, dans la mixité sociale et générationnelle, quelle que soit notre situation et surtout si c'est difficile.

Cette insistance sur le rôle de la communauté correspond bien à ce que les familles attendent. A Diaconia, lors du Forum famille qui a mélangé des personnes de toutes conditions, les attentes de tous les groupes vis-à-vis de l'Eglise convergeaient : des lieux pour se parler, mieux se connaître, dépasser les préjugés, sortir de l'isolement, vivre des temps fraternels et amicaux. En étant inventifs pour créer des lieux ouverts de célébrations, de partages spirituels, de chemins de foi. Nos communautés peuvent devenir des lieux de croisement et de rencontre entre des personnes et familles vivant des réalités diverses. C'est la richesse de l'Eglise que nos communautés soient un lieu d'accueil de tous.

L'autre question, c'est comment être présent de façon différente dans des lieux où l'on ne peut plus faire comme avant. Comment ne pas désertier ?

Ce sont deux grands chantiers ouverts par l'Eglise en France.

La présence au monde rural. Des choses se cherchent, se partagent ; des expériences pas toutes généralisables (prêtre avec sa roulotte, chemin des ânes), des lieux de rencontre gratuits pour témoigner de la fraternité. La présence d'Eglise ne peut se résumer à la seule célébration de l'eucharistie, fût-elle importante. Quand ce n'est plus possible, cherchons d'autres façons. C'est un défi mais là encore votre présence est une chance (cf ce que disent mes sœurs du Brésil sur la façon de faire vivre des communautés en l'absence de prêtres). Elle élargit le champ des expériences, des partages de bonnes pratiques.

Idem dans les banlieues. L'Eglise a lancé un grand chantier transversal sur le thème de l'Eglise aux périphéries, dont elles font partie.

Saisir toutes les opportunités, même ponctuelles : visite pastorale...

Habiter les églises, pas seulement pour la messe, inventer des formes de présence les jours de marché, des partages de la Parole...

Mais le défi est double, c'est aussi celui du vieillissement de nos troupes, comme de la population en général renforcé par la sécularisation : vieillissement des prêtres, des religieux, des laïcs.

Au cœur de cela, le défi c'est sans doute de donner aux laïcs leur vraie place de baptisés, des laïcs de plus en plus formés et désireux de l'être ; de sortir du tout clérical ; de mieux articuler les états de vie ; de jouer les réseaux, de décroïsonner.

Mais notre fragilité du petit nombre, du vieillissement est aussi une chance. Celui d'être plus proches des personnes fragiles puisque nous partageons cette fragilité. Nous sommes comme eux. Nous ne pouvons dès lors pas nous situer en surplomb, comme ceux qui savent, qui ont, qui peuvent, mais à hauteur d'homme pour être frères.

Bien sûr, cela ne veut pas dire que c'est facile. Mais il nous faut rester ouvert aux inattendus de l'Esprit.

### III. Le défi de la cohérence

Là encore, je pointerai deux tendances actuelles qui nous mettent au défi.

#### 1. Une société fracturée

Nous vivons à l'ère de la mondialisation ou de la globalisation, où les échanges n'ont jamais été aussi importants, le monde est devenu un village et pourtant, dans le même temps nous sommes dans une société fracturée, clivée pour reprendre un terme à la mode. Comme si ce monde pluriel, où tout est dans tout faisait craindre de se perdre. Une certaine homogénéité de la population, même si l'unification française s'est faite à marche forcée notamment au niveau des langues, permettait à chacun de dire ou du moins de pressentir ce qu'était être Français. Aujourd'hui, il y a une incertitude sur cette question qui revient en force depuis quelques années dans le débat politique. La montée de la présence de l'Islam en France et plus encore d'un Islam devenu visible a conforté ce phénomène. La peur de l'autre, entretenue soigneusement par certains courants à des fins purement politiciennes, se généralise, et des digues sautent (cf propos ouvertement racistes, vote front national).

Nous vivons un temps du repli sur soi, de recherche d'identité, pas seulement en France d'ailleurs mais la France n'y échappe pas. Tentation de renationalisation des politiques communautaires en Europe, défiance par rapport à l'Europe en général (avec l'exemple du Brexit mais pas seulement), patriotisme économique, réactions de rejet des migrants. Et l'Eglise n'échappe pas à ces phénomènes qui la touchent en son sein.

Dans le même sens, on pensait en France être sur une trajectoire de disparition des classes sociales ou du moins de moindres clivages, mais le développement à nouveau des inégalités, les excès de notre modèle économique font évoquer à certains l'idée de retour des classes sociales (Les Echos de cette semaine ou la semaine dernière).

Phénomène nouveau et récent, on voit apparaître un regard négatif sur les pauvres. Même s'il y a toujours eu quelques débats autour de l'assistantat, globalement l'attitude était plus une attitude de compassion que d'hostilité, ce qui est en train de bouger. Remise en cause des allocations, abus pointés du doigt même s'ils restent marginaux et que la principale question est celle de l'accès aux droits, personnes rendues responsables de leur situation précaire (cf derniers sondages à ce sujet). Là encore, l'Eglise n'échappe pas à ces phénomènes qui la touchent en son sein.

Au fond, dans l'un et l'autre cas, l'autre est perçu comme un concurrent, une menace. Dans ces conditions, on a tendance à remplacer les mesures de solidarité par des mesures de sécurité.

#### 2. La crise de la parole

Depuis trop longtemps sans doute, les actes n'ont pas suivi les paroles. Depuis trop longtemps, les promesses faites durant les campagnes électorales, la parole donnée dans d'autres cercles, n'ont pas été tenues. La parole s'en trouve ainsi disqualifiée a priori contrairement à d'autres cultures. Cela contribue à créer une société de la défiance, du soupçon, qui alimente les théories du complot.

Cette crise de la parole, elle est aussi, bien au-delà des cercles politiques, celle d'une parole incontrôlée, sans poids, injurieuse, calomnieuse, visible sur les réseaux sociaux. On ne donne plus de poids à la parole, on ne s'engage pas dans sa propre parole.

Enfin, cette crise de la parole, elle est celle d'une parole confisquée, quand les plus pauvres, ceux qui n'appartiennent pas aux bons cercles se voient dénier le droit à la parole, ne sont pas entendus, sont moqués. On décide à leur place, on sait mieux qu'eux ce qui est bon pour eux. Les écarts se creusent

entre ceux que l'on va dès lors qualifier d'élites et les autres, alimentant cette société fracturée que je décrivais à l'instant.

### 3. Défis et chance

Le défi qui nous est lancé à travers ces évolutions, me semble-t-il, est celui de la cohérence. De la cohérence entre ce que nous proclamons, ce que nous annonçons, et ce que nous pratiquons.

En effet, pour nous, qui sommes une religion non pas du Livre comme on l'entend trop souvent mais de la Parole, cette crise de la parole est redoutable. Comment annoncer un Dieu dont la Parole est sûre, qui est lui-même Parole dans un tel contexte de discrédit ?

Comment, dans une société fracturée à ce point, être porteur d'un horizon de fraternité universelle quand elle reste seulement une formule incantatoire de la devise républicaine ?

Ces défis, l'Eglise a des atouts pour les relever. C'est une chance pour elle.

L'aventure de la foi est pour chacun au fond une histoire de rencontre, une histoire de dialogue. Dei Verbum nous le rappelle : « le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis, il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie » (DV 2).

Mais aussi parce que la résurrection que nous prêchons est promesse d'une vie nouvelle sous le signe de la réconciliation. Mon baptême m'intègre donc dans un peuple en marche vers cette humanité réconciliée où il me faut être artisan de paix.

Ce qui faisait dire au pape Paul VI dans Ecclesiam Suam que le dialogue est la vocation de l'Eglise. « L'Eglise se fait conversation ».

A l'exemple de Jésus, nous sommes invités à aller à la rencontre de tous, sans exclusive. Pas seulement de ceux qui pensent comme nous. Nous sommes invités à travailler avec tous les hommes de bonne volonté comme nous y invite toutes les encycliques sociales, et la dernière avec insistance :

- Parce que chaque homme est unique, son regard sur le monde est unique ;
- parce que le concile rappelle que l'Esprit travaille en chacun d'une manière que Dieu seul connaît (GS 22,5-6 et 38,1)
- parce qu'annoncer la résurrection c'est être présent sur les lieux de fracture pour tisser des liens, travailler à la réconciliation.

Loin de nous situer comme une Eglise en surplomb, qui impose, qui sait, si nous sommes cohérents avec ce que nous prêchons nous contribuerons à construire une société plus fraternelle à laquelle nous aspirons, et nous serons audibles.

Si nous nous ne défendons que nos propres intérêts, notre parole ne sera pas reçue mais aussi discréditée que les autres et avec elle la Parole. Si nous entrons en dialogue humblement, en participant à la recherche commune, en ayant le souci du Bien commun, de la place de chacun sans exclusive, alors nous sommes entendus et même attendus.

Quelques exemples récents :

Lors des négociations de la COP 21, c'est parce que les religions étaient considérés par le conseiller du président de la République comme les seules instances capables de porter la question de l'universalité que nous avons été sollicitées.

Si la dernière déclaration du Conseil permanent sur la politique a été si bien reçue, y compris par les responsables, c'est parce qu'elle ne défendait pas les intérêts de l'Eglise, qu'elle voulait aider au vivre ensemble, qu'elle proposait son expérience en appui, qu'elle n'imposait pas mais posait des questions. Si l'Eglise a surpris lors de l'assassinat du père Hamel, c'est parce qu'elle n'a pas crié vengeance, chercher à faire prévaloir son intérêt en entrant dans une guerre de religion mais appelé à la prière, à la réconciliation, au dialogue interreligieux.

Si elle est entendue sur la question de la pauvreté, c'est parce que des organismes se réclamant d'elle sont sur le terrain, ne se paient pas de mots mais agissent concrètement (secours catholique pour ne citer que lui).

Notre défi, il est dans ce contexte de redonner le goût du Bien commun, du bien du « nous-tous », de la solidarité, de l'option préférentielle pour les pauvres, non pas comme une option mais comme une exigence de foi. Le défi est de redonner leur juste place aux 3 missions de l'Eglise (annonce, liturgie, diaconie), de ne pas se replier exclusivement sur le culte, de faire connaître et vivre la pensée sociale de l'Eglise, de former à l'intelligence de la foi.

**Conclusion :**

Voilà quelques défis que nous posent en Eglise des mutations de notre société. Il y en a d'autres. Et vous qui arrivez d'ailleurs, il y a peut-être beaucoup de choses qui vous questionnent par ailleurs. Vous avez aussi peut-être été questionnés par mon regard d'ici.

Quoi qu'il en soit, je vis votre participation à l'Eglise qui est en France comme une chance pour essayer ensemble de répondre à ces défis.